

Samuel Pozzi (1846-1918)

Créateur de la chirurgie gynécologique à la Belle Époque *

*Samuel Pozzi (1846-1918), the founder of
gynaecological surgery during the Belle Époque*

par Jacques BATTIN **

La Belle Époque ! Elle ne le fut pas pour tous. Surtout, elle fut un court entracte entre deux guerres, qui s'enchaînèrent, celle de 1870, et la Grande Guerre de 1914-1918. Paris brilla de mille feux durant ce bref intervalle, comme l'a rappelé la récente exposition du musée du Petit-Palais "Paris 1900, la ville spectacle", où les dernières salles étaient consacrées aux affiches de Mucha annonçant les pièces jouées par Sarah Bernhardt, dont les sculptures de la comédienne montraient les multiples talents. Parmi les étoiles de la Belle Époque, il y eut en effet Sarah Bernhardt (1844-1923), la première superstar, la diva, le monstre sacré pour Cocteau, la voix d'or pour Victor Hugo. Clemenceau la qualifia même de trésor national, car en 1915, il redoutait qu'elle ne tombât aux mains des Allemands. Elle venait de triompher dans le rôle androgyne de l'Aiglon qui faisait se pâmer les plus républicains. Au soir de sa vie, elle souffrait atrocement de son genou droit atteint d'une tumeur blanche (l'ostéo-arthrite tuberculeuse) et elle suppliait son "docteur Dieu" Samuel Pozzi de l'amputer, seul moyen de ne plus souffrir. Pozzi l'avait déjà opérée, en 1898, d'un volumineux kyste de l'ovaire, mais l'affection ostéo-articulaire de la diva n'étant pas de sa compétence, il décida de la confier à l'un de ses anciens internes devenu le réputé professeur d'orthopédie à Bordeaux, Maurice Denucé.

Celui-ci, ne pouvant l'opérer dans son service d'enfants, procéda à l'amputation dans la clinique privée, où précédemment avait été opéré le roi d'Espagne Alphonse XIII par le professeur d'ORL J.E. Moure. Après l'intervention sous anesthésie générale à l'éther en avril 1915, les bulletins de santé de la diva se succédèrent, à l'instar d'un chef d'État. L'actrice partit ensuite en convalescence à Andernos-les-Bains, où, un siècle plus tard, elle n'a pas été oubliée. Elle y reçut sa famille, ses anciens amants et le tout Paris, qu'elle régala, car elle était généreuse et ses excentricités faisaient partie de son aura. C'est ainsi que son séjour à Bordeaux, puis sur le Bassin d'Arcachon, rendait pour moi la rencontre avec Pozzi inévitable (1).

* Séance de juin 2017.

** 251, avenue de la Marne, 33700 Mérignac.

Samuel Pozzi (Bergerac 1846-Paris juin 1918) est de surcroît un Aquitain, fils du pasteur Benjamin Pozzi et né à Bergerac, ville ayant accueilli bon nombre de protestants, comme Bordeaux, Sainte-Foy-la-Grande, Nérac, Pau et Orthez. Accompagnant son père dans son ministère, il étudie aux lycées de Pau et de Bordeaux, puis, le baccalauréat obtenu, il part en 1864 faire ses études de médecine à Paris. D'une grande taille, dépassant 1m 80, le corps rendu athlétique par son sport favori, l'escrime, il avait une prestance dont témoigne son portrait en pied vêtu d'une robe de chambre rouge que fera de lui John-Singer Sargent. C'est l'image du séducteur né. En 1869, alors qu'il n'était qu'étudiant, par l'entremise de son condisciple Paul Mounet, frère du comédien Mounet-Sully, il rencontre Sarah Bernhardt, la coqueluche des étudiants, qui devenait célèbre en jouant à l'Odéon, dans le quartier de l'École de médecine. Ils nouèrent une liaison passionnée, quoiqu'intermittente et non exclusive pendant dix ans, jusqu'au mariage de Pozzi. La correspondance de plus d'une centaine de télégrammes, lettres et billets envoyés par Sarah à Samuel a été conservée par l'arrière-petit-fils de Pozzi, Nicolas Bourdet, et vient d'être publiée par la gynécologue australienne Caroline de Costa (5). En 1878, Sarah écrivait : "Mon désiré Sam, mon maître aimé, je suis vôtre à mourir d'amour, je suis tienne jusqu'à la folie...". Sarah, qui signait par autodérision "Madame quand même", avait conscience de sa liberté de mœurs, liée à sa naturelle générosité. La passion sincère de Sarah pour Samuel ne l'empêcha pas d'avoir une liaison de passage avec l'acteur Mounet-Sully, de surcroît Bergeracois et protestant comme Pozzi !

Pendant la guerre franco-prussienne de 1870 suivie du siège et du bombardement de Paris, puis de la Commune insurrectionnelle, Sarah transforma l'Odéon en hôpital militaire, où elle soigna le futur Maréchal Foch, qu'elle retrouvera dans les tranchées de la Marne. Pozzi déjà interne se dévouait à soigner les nombreux blessés et il apprit à suturer avec soin les plaies abdominales touchant l'intestin pour éviter les péritonites fatales. Aussi brillant intellectuellement que manuellement, après un internat médaille d'or en partie à l'hôpital Necker, et une deuxième thèse sur le traitement chirurgical du fibrome utérin, il obtient l'agrégation de chirurgie à seulement 29 ans. Assistant de Paul Broca, protestant lui aussi, venu de sa bastide girondine de Sainte-Foy-la-Grande, il s'intéresse à l'anthropologie fondée par son maître et traduit à sa demande Charles Darwin, car il maîtrisait l'anglais appris au contact de la seconde épouse de son père. Il devint ensuite professeur de chirurgie, qu'il orienta en gynécologie, discipline qu'il marqua de son talent innovateur. Convaincu par Lister à qui il avait rendu visite à Edimbourg, d'appliquer la méthode antiseptique inspirée des travaux de Pasteur et en l'associant à l'anesthésie à l'éther, la chirurgie abdominale allait connaître ses premiers succès.

Samuel Pozzi se marie en 1879, à 33 ans, car un professeur de chirurgie en vue comme lui doit fonder une famille. Il n'était pas dans les mœurs d'épouser une comédienne, aussi talentueuse fût-elle. Sarah ne pouvait devenir Madame Pozzi, pas plus que Pozzi ne pouvait être Monsieur Bernhardt, tous deux étant trop ambitieux et soucieux de leur liberté. Il épousa donc une jeune fille bien dotée, Thérèse Loth-Cazalis, apparentée à un poète et au peintre Frédéric Bazille. Ils eurent trois enfants, dont Catherine, personnage fascinant, à son tour, qui sera mariée à Édouard Bourdet, l'auteur à succès qui modernisa la Comédie française.

La libération des mœurs a été longtemps dissociée, les conventions du mariage n'empêchant pas de chercher ailleurs les satisfactions sexuelles que l'on ne trouvait pas chez soi. Catherine Pozzi nous révèle dans son roman autobiographique *Agnès*, publié en 1927 par la NRF, combien elle souffrit de la mésentente et des disputes de ses parents qui fini-

rent par se séparer. Elle, femme de lettres très douée, souffrit d'être écartée de la médecine, car son père estimait que ce n'était pas une profession pour les femmes. Quel changement depuis, la féminisation étant plus que majoritaire en pédiatrie, en génétique et a gagné la chirurgie et même la médecine militaire ! En plus de la tuberculose qui la mina et l'emporta, on peut voir dans ses problèmes d'enfance, les difficultés relationnelles de Catherine Pozzi, qui, entre 1922 et 1927, eut une relation tumultueuse avec Paul Valéry (2), dont témoigne leur correspondance, en partie brûlée et récemment publiée, *La flamme et la cendre* (3).

Le séducteur Pozzi fut donc l'ami des femmes, selon son biographe, le chirurgien gynécologue Claude Vanderpooten, qui ajoute : "il aime les femmes passionnément comme tout ce qui est beau. Il leur consacra sa vie" (4). Celui qu'elles appelaient, comme dans Molière, "l'amour médecin" fut leur chirurgien, à l'hôpital et en privé, car il n'hésitait pas à opérer ses patientes à domicile en amenant matériel et assistant d'anesthésie. Il avait acquis la maîtrise des sutures des plaies abdominales pendant la guerre et le premier il réalisa une gastro-entérostomie. Pozzi fut en France le créateur de la gynécologie, qui fut donc d'emblée chirurgicale. Son *Traité de gynécologie clinique et opératoire* publié en 1890 fut traduit dans toutes les langues européennes. Ce succès lui valut d'entrer à l'Académie de médecine et d'être invité aux États-Unis, où il visita la Mayo Clinic, déjà renommée. Il rencontra aussi Alexis Carrel, futur prix Nobel 1912, qui expérimentait chez l'animal à l'Institut Rockefeller de New-York les transplantations d'organes et les sutures vasculaires qui permettront les pontages coronariens.

Dans son *Traité* (Fig. 1), réédité plusieurs fois, Pozzi décrit la conduite de l'examen gynécologique après avoir mis la patiente en confiance et avoir recueilli son consentement, comme on a appris à le faire récemment. Il pratiquait le palper bi-manuel et l'examen au speculum en veillant à ménager la pudeur féminine. Il s'aidait, si nécessaire, de la pince qui porte son nom, pour saisir et fixer le col utérin. Dans une salle indépendante de celle où il allait opérer, était donnée l'anesthésie locale, loco-régionale ou générale. Les précautions antiseptiques et la préparation des opérées sont décrites avec une minutie étonnante, quand on se souvient des oppositions rencontrées par Semmelweiss, Pasteur et Lister. Les techniques opératoires nouvelles et à visée conservatrice pour l'ovaire et l'utérus sont illustrées de dessins originaux. Il recommande la myomectomie pour enlever un fibrome au lieu de l'hystérectomie, qui est une mutilation inutile ; de même, il

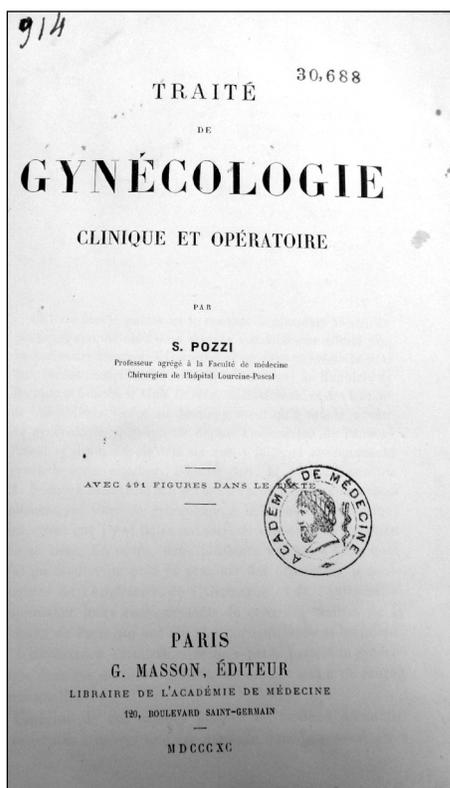


Fig. 1 : *Traité de gynécologie clinique et opératoire*, 1890 (Académie nationale de médecine).

faut éviter une ovariectomie totale, pour que l'ovaire controlatéral ne dégénère pas. Il fut un des premiers à s'intéresser aux malformations et ambiguïtés génitales. Deux de ses élèves ont laissé un nom, Thierry de Martel, le neurochirurgien, et Robert Proust, fils du professeur Adrien Proust et frère de Marcel.

Pendant la guerre de 1870, Samuel avait fait la connaissance du poète Lecomte de Lisle qui lui ouvrit les salons littéraires et le monde des artistes, peintres et musiciens, auquel il ne pouvait être indifférent. En témoignent ses poésies de style parnassien, son goût des œuvres d'art qu'il collectionnait. Son portrait en pied par Sargent daté de 1881 (Fig. 2) est entré au Hammer Museum de Los Angeles avec celui de Sarah Bernhardt peinte en 1885 par Alfred Stevens. De Pozzi, nous conservons son portrait peint en 1916 par Jean-Gabriel Domergue (Bordeaux 1889-Paris 1962), visible dans une des salles de commissions de l'Académie de médecine. La beauté fascinait Pozzi qui l'avait introduite dans son service de l'hôpital Broca. Il avait compris la valeur thérapeutique de la couleur, anticipant sur l'opération des pièces jaunes destinée à rendre plus agréable l'environnement hospitalier, le moral intervenant dans la guérison.



Fig. 2 : *Samuel Pozzi et Sarah Bernhardt photographiés par Nadar au temps de leur liaison* (archives Nicolas Bourdet).

Réputé parfait gentleman, il était à l'aise dans le monde et recevait écrivains et artistes chez lui place Vendôme ou avenue d'Iéna, avec une grande courtoisie. Parmi ses amis, Georges Clemenceau, son contemporain, fils de médecin et médecin lui-même pendant vingt ans à Montmartre que l'on voit sur une photo, quand il vint écouter Carrel visitant

le service de Pozzi. Ami et médecin du capitaine Dreyfus, dont il prit la défense, il fréquentait aussi le prince de Polignac, Robert de Montesquiou, modèle de Charlus dans *La Recherche* de Marcel Proust qui aurait mis également Pozzi dans sa galerie de portraits, car il le connaissait bien et appréciait sa bienveillance. La carrière politique de Samuel Pozzi, par contre, fut de courte durée : maire, conseiller général, élu sénateur de la Dordogne (Fig. 3), en raison de ses racines familiales au domaine de La Graulet à Bergerac, il le fut seulement de 1898 à 1903, alors que son patron Paul Broca avait été élu sénateur à vie. Un buste de Samuel Pozzi réalisé en 1908 par le prince Paul Troubetskoy et conservé au musée des Beaux-Arts de Rouen dégage l'énergie du chirurgien.

Après son séjour à Bordeaux, puis à Andernos, Sarah Bernhardt était partie jouer au front avec sa jambe de bois, pour remonter le moral des troupes, puis elle était partie aux États-Unis, où elle avait fait auparavant des tournées triomphales. Elle usa de son crédit en lançant une campagne de presse

pour inciter les États-Unis à entrer en guerre à nos côtés. La victoire obtenue, elle revint en France et eut la douleur d'apprendre que Pozzi, son cher docteur Dieu, qui avait repris du service pendant la guerre, venait d'être assassiné. Il avait opéré Maurice Machu, fonctionnaire des impôts de Boulogne-sur-mer, d'un banal varicocèle. Cet homme attendait probablement plus de cette intervention, malgré ses lettres et les réponses apaisantes du chirurgien. Mais l'exercice de la médecine et la chirurgie n'est pas sans risque. Ce déséquilibré se présenta en juin 1918 au domicile de Pozzi et lui déchargea son revolver dans l'abdomen, avant de se faire justice. Pozzi ne perdit pas son sang-froid, il fit appeler ses élèves Thierry de Martel et Robert Proust et leur demanda d'intervenir sans l'anesthésier, pour lui permettre de suivre l'intervention en leur recommandant de bien suturer toutes les plaies intestinales, ce qu'ils firent, mais à un moment se produisit une hémorragie, due à une plaie vasculaire non détectée, qui emporta leur patron. L'émotion fut profonde dans l'opinion en raison de la notoriété du chirurgien et de son engagement pendant la guerre, qui l'avait promu grand officier de la Légion d'honneur. Son ami Clemenceau conduisit le deuil au temple parisien et l'inhumation se fit au cimetière protestant de Bergerac, ville qui, en sa mémoire, donnera son nom au centre hospitalier.



Fig. 3 : *Le sénateur Pozzi en 1898*
(archives Nicolas Bourdet).

BIBLIOGRAPHIE

- (1) BATTIN J. - "Sarah Bernhardt et ses chirurgiens Samuel Pozzi et Maurice Denucé ; l'amputation de sa jambe à Bordeaux, puis sa convalescence à Andernos-les-Bains", in *Médecins et malades célèbres*, 2ème éd. augmentée, Glyphe, Paris, 2012, 377-402.

- (2) MICHEL F.B. - *Prenez garde à l'amour ; les muses et les femmes de Paul Valéry*. Bernard Grasset, Paris, 2003.
- (3) *La fleur et la cendre. Correspondance entre Paul Valéry et Catherine Pozzi*, Paris, Gallimard, 2006.
- (4) VANDERPOOTEN Claude - *Samuel Pozzi, chirurgien et ami des femmes*. New York, Fine Éditions, 1992.
- (5) DE COSTA Caroline et MILLER Francesca - *Sarah Bernhardt et le docteur Pozzi*, préface du Pr J. Battin, Paris, Glyphe, 2013, 302 p. illustrées.

RÉSUMÉ

Pozzi fut une des étoiles de la Belle Époque, comme Sarah Bernhardt, la diva dont il fut un des nombreux amants, et son fidèle "docteur Dieu". Élève de Paul Broca, protestant aquitain comme lui, il fut agrégé de chirurgie à 29 ans et devenu professeur il créa la chirurgie gynécologique. Opérant à l'hôpital et chez ses patientes aisées, il apportait matériel opératoire, tandis que l'anesthésie loco-régionale ou à l'éther était donnée dans une pièce voisine. Dans son Traité de gynécologie clinique et opératoire, publié en 1890 et traduit dans toutes les langues, il décrit avec minutie la préparation de l'opérée. Élu à l'Académie de médecine, Pozzi était aussi fin lettré et amateur d'art. Ses portraits témoignent du séducteur que les femmes appelaient à la façon de Molière "l'amour médecin". Sa fin est digne d'un roman : révolvérisé en 1918 par un ancien opéré dérangé mentalement, il est enterré dans sa ville natale Bergerac, et l'hôpital porte son nom.

SUMMARY

Pozzi was one of the stars of 'la Belle Époque' like the prima donna Sarah Bernhardt of whom he was one of her numerous lovers. As Broca's student he became a professor of medicine at 29 and as a professor he founded the gynaecological surgery. Working at the hospital or in wealthy people's homes, he brought the surgical instruments with him while the anaesthesia -local or general- was applied in a close room. In his clinic and surgical treatise of gynaecology, published in 1890 and translated in many languages, he described the preparation of the patient in minute detail. Elected member of the Académie de Médecine, Pozzi was also a keen man of letters and art lover. As a womanizer, he was called by women 'the Love Doctor', in the style of Molière. The end of his life was romantic enough : gunned down in 1918 by a former patient who was also mentally ill, he was buried in his native town, Bergerac, the hospital of which is called after his name.